



LE MUSÉE

ENTRETIEN AVEC BASHAR MURKUS

Pourquoi abordez-vous des sujets aussi intenses et hautement politisés, comme ici celui du terrorisme et de l'extrémisme ?

Bashar Murkus : Notre méthode de travail avec le Théâtre Khashabi, que nous avons créé en 2015 avec un groupe d'artistes palestiniens, commence par un très long processus de recherches. Nous ne choisissons pas le sujet parce qu'il est attirant ou politiquement important, mais parce qu'il nous place dans une zone d'inconfort et de danger. Pour *Le Musée*, nous avons d'abord essayé de comprendre ce qu'était le terrorisme. Nous avons remarqué que le mot « terrorisme » était problématique car il est marqué négativement. Nous nous sommes donc tournés vers la question de l'extrémisme, du radicalisme et de la signification que nous pouvons donner aux actes d'une personne qui essaie de changer le monde à sa manière. Je fais du théâtre car je crois que, d'une certaine façon, le théâtre et l'art plus généralement peuvent changer les choses et redessiner le monde dans lequel nous vivons. En plein milieu du processus créatif qui a duré un an et demi, je me suis demandé à quel point je serais prêt à utiliser la violence si je comprenais que le théâtre ne changeait rien, si ma famille était tuée, si ma maison était détruite, si je n'avais pas de quoi nourrir les miens. Il est très difficile de répondre à cette question car je crois qu'aucun être humain n'est très loin de faire usage de la violence pour faire du monde un lieu dans lequel il puisse vivre. Je préfère ne pas parler de la pièce comme d'une création qui a pour sujet une attaque terroriste, car ce n'est pas de cela dont il s'agit.

Oui, le sujet de la pièce semble être une question universelle sur le sens de la vie et de la mort dans un monde violent. Vous évoquez d'ailleurs comme source d'inspiration le concept de « banalité du mal » de Hannah Arendt...

Nous avons vraiment essayé de comprendre quel est le point de bascule où la radicalisation se transforme en acte, le moment très particulier où une personne se rend dans un lieu public pour tuer des gens. Ce que notre société et les médias construisent de l'image de ces personnes ne prend pas en compte le fait que c'est peut-être, pour elles, le seul moyen de changer leur réalité. Nous nous sommes ensuite interrogés sur la différence entre la guerre et le terrorisme, sans vouloir juger si la guerre est bonne et le terrorisme mauvais, ou l'inverse. En réalité, la seule différence entre les deux est que la guerre est justifiée par un État et nécessite beaucoup de moyens, un acte terroriste non. L'une est un terrorisme de pouvoir et l'autre un terrorisme individuel. Au-delà des banales discussions politiques, nous voulions observer les choses sous un angle plus humain. C'est là que nous avons rejoint les théories de Hannah Arendt et celles d'autres penseurs pour comprendre pourquoi, dans nos vies, nous commettons de tels actes. Le propos n'est donc pas le terrorisme, le pouvoir ou la guerre, mais un sujet plus large et plus profond qui questionne le sens des choses, nos responsabilités et nos capacités à remodeler le monde.

Dans *Le Musée*, l'inspecteur répète : « Nous orchestrons ta dernière image et allons la signer. »

L'organisation d'un attentat terroriste est toujours imaginée comme une mise en scène, comme un film réalisé pour un public qui le regardera. C'est une production qui comprend un metteur en scène, un caméraman, un producteur financier, comme pour une pièce de théâtre. Un texte est écrit, une personne doit se trouver à tel endroit à tel moment et faire telle action, et cela n'a de sens que si tout est filmé. L'exécution d'un condamné par un État, c'est aussi un spectacle. Par le passé, les exécutions étaient tenues en place publique pour que la population puisse y assister. Aujourd'hui elles sont menées dans des pièces aseptisées dans lesquelles des « spectateurs » sont témoins de l'événement. Elles sont d'ailleurs filmées pour être vues et diffusées. Nous accédons ici à trois niveaux de théâtre. Le premier est l'attaque terroriste conçue comme une mise en scène, le deuxième est l'exécution, le troisième est la pièce elle-même en train de se créer. Les comédiens qui manipulent la caméra et contrôlent la vidéo apportent de très belles images à la scène. La vidéo leur permet également d'exprimer une réflexion qui va au-delà de la question du terrorisme, d'explorer toutes les possibilités concernant la gestion de l'histoire, de sa mémoire et des boucles de haine que cela entraîne.

Dans quelles conditions travaillez-vous à Haïfa depuis la création du Théâtre Khashabi – nom qui signifie « bois » en arabe ?

Le Théâtre Khashabi est un théâtre indépendant palestinien implanté à Haïfa. Être indépendant en Israël signifie que notre compagnie refuse les subventions du gouvernement. Nos créations sont donc plus libres et permettent plus d'ouverture sur le monde. C'est un choix politique et artistique. En tant que Palestiniens vivant sur place, nous combattons pour notre pays natal, pour notre identité. À Haïfa, contrairement à Gaza, nous ne nous battons pas pour notre vie, mais pour cesser d'être le miroir de l'État et du système. Bien sûr, nous faisons face à d'autres problèmes pour créer et trouver des financements... mais ce choix a été fait car nous ne pouvons et ne devons pas oublier que nous vivons dans un pays occupé. L'occupation ne nous donnerait-elle pas le droit de produire de la culture pour sauver notre identité ? Nous choisissons donc de prendre nos responsabilités pour créer notre propre culture et notre art. C'est le moins que nous puissions faire. En 2014, j'ai monté au Théâtre Al-Midan à Haïfa *The Parallel Time*, pièce qui évoquait les prisonniers politiques palestiniens détenus dans les prisons israéliennes. Le sujet très controversé a provoqué la suppression des subventions du ministère de la Culture et de la municipalité, menant le théâtre à sa fermeture. Cette pièce créait un récit différent, posant une question essentielle qu'Israël ne voulait pas nous voir poser. Il est pourtant crucial de pouvoir créer sans restriction aucune. Nous devons aussi nous battre contre le réel danger que constitue l'autocensure. Khashabi a participé à l'origine d'un mouvement de responsabilisation artistique face à la situation. Il existe aujourd'hui ici des festivals, des salles de concert, des galeries d'art, une vie culturelle dans et pour la communauté. *Khashabi* en arabe a deux significations, c'est d'abord le bois, la matière, mais c'est aussi la scène, le plateau « en bois ». Sur le logo est dessiné un arbre qui sort un peu de son cadre, dans l'espoir qu'il portera des fruits, non seulement à Haïfa mais dans le monde entier.

Vous accordez une grande importance à la gestuelle. Celle du prisonnier pourrait être perçue comme un objet d'art, disséqué, étiqueté puis exposé dans un musée. Comment abordez-vous la question du corps et du mouvement ?

Je suis très attaché à l'idée du corps sur scène. Ici, ce ne sont pas seulement les corps des comédiens ou encore des corps dans un théâtre, c'est le cœur même du sujet de la pièce : le corps face aux lois, face à la modernité... Avant, l'homme devait se battre pour se nourrir et pour vivre, alors que dans nos sociétés modernes nous n'utilisons que peu notre corps. En travaillant sur la pièce, nous avons trouvé une véritable relation entre la violence, l'extrémisme et cette position problématique du corps contraint, « immobile ». Nous avons donc reproduit sur scène l'effet de chaque mouvement ou posture qui traverse le corps. *Le Musée* s'interroge aussi sur le contrôle de l'image. Les comédiens sont, à chaque instant, conscients de la portée des images qu'ils produisent. L'idée de faire survenir une fusillade dans un musée est justement venue du fait que le musée est un endroit où un système contrôle l'image qui est exposée à la fin, où la personne qui a le pouvoir écrit l'Histoire. Le personnage du « terroriste » est quelqu'un de très instruit, qui détient une maîtrise en arts plastiques. Il va donc créer une action artistique, un événement qui va rester dans les mémoires et produira l'image finale. Pour moi, en tant qu'artiste, il est difficile de constater que dans l'art, les images qui ont traversé l'Histoire peuvent être contemplées aujourd'hui parce que ce sont celles que les personnes qui ont eu le pouvoir ont voulu conserver.

Entretien réalisé par Malika Baaziz le 23 janvier 2020